



## LE FESTIN DU GRENIER

### I

En ce jour d'août 1985, l'été torride marqua une date dans le calendrier de l'année, dans celui de ma vie aussi.

« Tu devrais monter au grenier, tu trouverais certainement quelques meubles pour te dépanner », me conseilla mon père. En effet, j'étais sur le point de quitter le nid familial pour suivre mes études à Nantes et je voulais certes m'installer de façon sympathique mais à petit prix. Néanmoins mon père oubliait-il ma phobie des araignées ? Ce grenier, j'y jouais avec mes frères quand j'étais enfant ; de mémoire un fatras de vieilleries accumulées au fil des déménagements et héritages. Je ne pourrais certainement pas y trouver mon bonheur mais surtout, à la pensée d'affronter ces monstres velus tapis dans les briques entourant les fenêtres rendues opaques par les toiles poussiéreuses tendues de part en part, un frisson me parcourut.

« Allez, courage », je grimpai au troisième étage de notre maison familiale, « avec un peu de chance, je pourrais peut être apercevoir le port et les voiliers en contrebas ». Je tournai la poignée, me remémorant l'excitation de mes jeunes années, quant au gré des envies, nous entrouvrions une malle, ou retrouvions un jeu ancien dont il manquait toujours une pièce ou le mode d'emploi... Et plus tard, un livre à la couverture enrichie de dorures, portant sur la première page un diplôme de remise de prix !

Quelle chaleur, sous ce toit, en ce début d'été...

### II

Oui, il m'en avait parlé, très peu d'ailleurs, comme si la pudeur l'en en empêchait ; les mots qu'il mettait dans ses histoires, vraies ou imaginées, ces mots étaient adressés aux autres pour éveiller leur curiosité et leur donner envie de découvrir et d'aller plus loin. Le diplôme, récompense pour de belles études de chimie et physique, ne faisait que confirmer une passion de jeunesse pour le vivant, ses multiples transformations, relations et interconnexions, ses métamorphoses surprenantes, sa renaissance sans fin. Mes yeux rêveurs quittent le grenier par là où la lumière se faufile, et vont vers les nuages dessinateurs de génie et conteurs de contes magiques.

### III

Un instant, devant la fenêtre, j'étais redevenue la petite fille qui admirait les bateaux amarrés au port, qui écoutait le chant du vent dans les cordages, qui partait avec les nuages vers des contrées inconnues ... Peu importait que mes frères me renvoient à mes poupées ... J'étais libre ! Mais, trêve de rêverie, il était temps d'affronter les araignées.

Tirant ici une chaise, là un vieux fauteuil fané, trônant jadis au salon, je trouvai une table qui pourrait faire agréablement office de bureau et de table de dinette ... L'idée m'amusa.

Au fond du grenier, j'aperçus un « meuble de notaire » datant probablement des années 1900. Tout empoussiéré, un peu bancal, il ne payait pas de mine. Il suffirait d'un rien pour lui redonner vie. Je pourrais y ranger mes vêtements, deux trois bricoles, mon ordinateur, mes livres etc.

Quand j'ouvris le tiroir du bas, une feuille qui semblait être restée coincée là, tomba à terre. Sur un papier jauni, je vis des mots tracés à l'encre violette, probablement avec une plume Sergent-major. L'écriture était belle.

Saisie d'une émotion incontrôlée, je lus :

*20 Novembre 1916*

*Ma chère petite femme,*

*Que cette courte permission près de vous m'a été un grand bonheur.*

*Je viens de rejoindre mon régiment, gardant dans mon cœur tout ce qui est vous, ce qui est toi.*

*Ne vous inquiétez surtout pas, il ne peut rien m'arriver tant je vous aime.*

*Pierre.*

#### IV

J'avais immédiatement montré ma trouvaille à mon père, aussi ému que moi. Nous explorâmes soigneusement le meuble sans trouver d'autres lettres.

Ce doit être une lettre de mon grand-père, qui s'appelait Pierre. Il a fait la guerre... Il n'a pas été tué, mais il a fait partie des gueules cassées... Un éclat d'obus lui avait emporté la moitié du visage, et il n'a jamais voulu montrer sa blessure à personne...

Il a souhaité vivre caché... Il s'est choisi un refuge... A l'île d'Aix, qui a toujours été très peu peuplée. Ma grand-mère est arrivée à le persuader de l'accompagner là-bas, ils ont acheté une petite maison, à l'écart du village.

Mon père avait sept ans,... Il a peu connu son père... Ils l'ont mis en pension à Rochefort... Ma grand-mère le faisait sortir tous les mois, passait quelques jours avec lui et repartait en bateau. Pour les vacances, il venait dans l'île avec eux...

Ils ont vécu dans la solitude complète, mais ils sont restés très unis. Ils sont inhumés là-bas, mais je n'y suis jamais allée.

C'est ainsi que fin août, je débarquai dans l'île avec mon père. Ce qui me frappa en premier fut la qualité du silence. Avant notre rendez-vous à la mairie pour tenter de retrouver la maison de Pierre, nous nous dirigeâmes vers l'intérieur, empruntant la route blanche qui longe d'abord la plage, puis un marais, pour trouver le cimetière.

#### V

Gravés sur une simple pierre horizontale : Pierre RICHARD, 1885-1957, Alphonsine RICHARD, 1887-1958.

Mon père n'avait aucun souvenir ; ses parents avaient toujours prétexté qu'une visite aurait été trop éprouvante pour un enfant. Ils s'étaient toujours sentis coupables de ne pouvoir supporter le dégoût d'un visage ravagé, ne serait-ce que quelques heures avant de reprendre le bateau...

Mon père fut stupéfait de trouver la tombe parfaitement entretenue. La plaque du souvenir de l'UBFT avec sa devise « *sourire quand même* » semblait toute récente à côté d'un cache-pot bleu vif.

Deux allées plus loin, ils trouvèrent, à l'identique, plaque et cache-pot sur la tombe d'Albert DENIS, 1884-1965. La secrétaire de mairie expliqua que la maison d'Albert était restée dans sa famille ; Yvonne y habitait à l'année et les accueillait bras ouverts. Albert et Pierre, du 18<sup>ème</sup> RI, avaient été blessés ensemble le 19 Avril 1917 au plateau de Craonne ! Ils avaient toujours correspondu, et en 1928, Albert avait convaincu l'arrière-grand-mère d'Yvonne pour venir à leur tour sur l'île.

Dans ses dernières volontés, Albert demandait que la tombe de son frère de misères continue d'être honorée ; c'était maintenant Yvonne qui s'en chargeait.

Yvan logeait chez Yvonne ; il enquêtait sur les cinq soldats russes décédés de grippe espagnole en octobre 1918 au fort Liédot. Accaparés par les horreurs de la grande guerre, nous ne savions pas que nous débutions une nouvelle histoire, la nôtre.

## VI

N'ayant pas épuisé toutes les anecdotes dont se souvenait Yvonne, nous décidâmes de rester une nuit sur l'île . Après le dîner, tandis que papa devisait avec Yvonne, Yvan me proposa un tour pour apercevoir Fort Boyard et Fort Enet à la faveur de la pleine lune, depuis les hauteurs des fortifications du Fort de la Rade à la pointe Ste Catherine.

L'île, désertée de ses touristes quotidiens et bruyants se laissait apprécier avec ses ruelles perpendiculaires, constellées de roses trémière colorées et ses maisons aux volets pastel... La devanture du nacrier scintillait doucement, artisanat d'un autre temps...plus loin, le glacier était fermé mais le bar laissait échapper quelques rires et une musique douce. L'air sentait l'iode et le pin.

Nous nous assîmes sur le chemin herbeux qui dominait le fort, et j'écoutais distraitement les explications enjouées d'Yvan qui me faisait revivre un lointain passé où il était question de batailles maritimes entre français et anglais, de décisions royales quant à la construction de forts et de Vauban, l'incontournable bâtisseur. Moi, je me concentrais plus sur le ton chaleureux de sa voix envoûtante, sur le délicat parfum épicé que dégageait son pull à chaque mouvement de sa part, et sur son profil encadré de cheveux bouclés décolorés par le soleil et le sel; visiblement ce garçon était un homme de la mer en plus d'être un passionné d'histoire.

Charmée, je spéculais sur une éventuelle poursuite de cette rencontre : bonne idée ou mauvaise idée ???

## VII

Mes yeux croisèrent ceux d'Ivan dont le regard semblait raconter une autre histoire que celle des batailles maritimes, et sa voix maintenant laissait les mots traîner à leur guise, et les enveloppait, par moments, de silences, ceux d'une certaine émotion, où le souffle devient plus fort, où les mots s'arrêtent et les paroles se taisent...

Les sens, un par un, s'éveillent, frétilent, s'émeuvent devant le festin somptueux qui les accueille et les emporte quand la magie opère, et ils se laissent griser, entraîner, transporter par l'effluve suave de la peau mate, fine et fraîche, qui invite la main à sentir le velours de pêche de l'épiderme à qui le soleil d'été a prêté, le temps des vacances, le doré d'un fruit en train de mûrir, un chocolat en devenir dont les quelques notes fugaces de fleur ou de fruit sont suivies par des notes plus chaudes, d'épices, de grillé, des saveurs légèrement boisées et teintées du sel marin que les gouttes audacieuses de la mer ont déposé dans une mèche de cheveux près de l'oreille, l'élégance de ce corps frêle, finement musclé, en pleine éclosion, plus souple qu'un roseau, plus ondoyant que les branches du bouleau, plus agile qu'une antilope en fuite, en faux repos, prêt à bondir telle la flèche d'un longbow qui traverse l'air l'effleurant avec ce vif bruit, à peine entendu déjà parti... et les noisettes des yeux, éclats miroitants, prennent les couleurs de la mer quand elle hésite entre le vert et le gris et ajoutent par ci par là, de l'or fugace et précieux ...

Tu disais ?...

Quoi ? Oh, pardon... j'étais en train de déguster un festin délicieux qui m'était offert grâce à une très vieille lettre trouvée dans un grenier...

Connivence de deux sourires fondus en deux éclats de rires gourmands de vie, insoucians des nuages...